

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9<sup>ème</sup>)

## Le Coin du Président

Etant en vacances, et très occupé à pêcher à la ligne dans l'Aveyron, il m'a été impossible de faire un article dans ce bulletin.

Vous ne perdez rien pour attendre, mes chers camarades ; je m'exécute doublement dans le prochain.

G. MANIN.

N. D. L. R. — Nous croyons, quant à nous, qu'il n'y a pas de meilleur endroit pour méditer, chercher des idées et polir des phrases que le bord d'une rivière tranquille, surtout quand on est assis à regarder pendant des heures flotter un bouchon tout aussi tranquille que l'eau qui le porte.

Enfin, acceptons cette excuse. Nous ne pouvons rien dire, c'est le président. Les « Grands » ont toujours raison.

## NOUVELLES du "FILLEUL"

Dans le dernier numéro de notre journal, je vous avais entretenu de la situation d'un de nos camarades et, faisant appel à votre générosité, je vous avais promis que je vous tiendrais au courant de son état puisque nous l'avions adopté comme « filleul ».

Avant, je voudrais remercier profondément les camarades qui ont spontanément répondu à mon appel et je ne pense pas que leur modestie puisse souffrir si je cite, non pas ce qu'ils ont envoyé, mais leur nom (ce qui sera en quelque sorte un accusé de réception et nous évitera des frais de poste toujours élevés). Ce sont : ZAMET, BORREL, LAVERDURE, CALVET, OPPERMAN, DE VRÉGILLE, MESTRAUD, PONCHEL, J. DELAUNE, AULAGNIER, MERANDON, RICHARD François, D<sup>r</sup> LERICHE, sans oublier les amis du bureau, qui par leurs dons en espèces et en vêtements vont permettre le relèvement de ce pauvre camarade ; je ne doute pas que d'autres amis suivront leur exemple.

Eh bien ! notre « filleul » est pour l'instant au repos depuis le mois de juillet dans une maison de convalescence des environs de Rambouillet, maison appartenant à la Sécurité sociale, car, l'ayant fait invalider au point de vue maladie, la Sécurité sociale l'a envoyé pour quelque temps se reposer et c'est déjà un point d'acquis.

J'ai écrit au directeur de cet établissement (car notre ami n'est pas très fort en écriture) afin d'avoir quelques renseignements sur sa tenue et sur sa santé ; il m'a répondu très amicalement que notre « filleul » se portait bien qu'il se rétablissait tout doucement, qu'il avait repris trois kilos et qu'il espérait que son séjour lui serait salutaire, car il devait trouver dans son établissement la bonne camaraderie, le calme, le grand air et une bonne nourriture.

(Suite p. 3).

## QUELQUES NOUVELLES

Les vacances sont l'une des plus belles conquêtes de l'homme !

Quelle joie, pour ceux qui le peuvent, de partir loin de la ville, du travail et des tracas ! et plus les vacances sont longues, plus on est satisfait à condition que cet avantage vous concerne, sinon on le trouve franchement abusif surtout si l'absence du bénéficiaire vous oblige à vous occuper du journal et, ce qui plus est, à prendre plume ou crayon pour essayer de « pondre » un article.

Au fond, notre très cher secrétaire a bien raison de profiter jusqu'au bout de son long congé et j'en aurais certainement fait autant si je l'avais pu... et vous aussi, je n'en doute pas. Il sait bien qu'à son retour, et jusqu'à ses prochaines vacances, nous nous chargerons, avec toute la sollicitude dont nous sommes capables, de lui fournir suffisamment de travail pour occuper tous ses loisirs... et même davantage. En attendant : bonne continuation, Roger, et moi, au travail !

Me voici donc devant ma feuille, cherchant sous mon crâne dénudé le sujet d'un article. Ce n'est pas une mince affaire ; le choix est très grand et je préfère ne pas perdre mon temps à passer en revue tous les sujets. Il vaut mieux que je continue à bavarder avec vous comme j'ai commencé à le faire et je pourrai ainsi vous raconter quelques dernières nouvelles qui, dans la rubrique « Courrier », ou ailleurs, se trouveraient plus condensées. De plus, ceci me donnera l'avantage de noircir les pages nécessaires pour garnir une ou deux colonnes de notre bulletin.

Je vais m'efforcer de m'en sortir de mon mieux en essayant néanmoins de ne pas trop me fatiguer : la fatigue, c'est en effet très mauvais !

Vous vous êtes d'ailleurs rendu compte que nous nous sommes quittés dans une atmosphère « chargée ». Tout le monde parlait de guerre probable et les bruits les plus pessimistes circulaient. Il était donc bien agréable de pouvoir partir loin de tout cela, pour ne plus penser qu'au repos. Après les vacances le moral est meilleur et pourtant, rien n'est changé dans le monde. Mais le repos permet aux veinards de voir les choses à travers des lunettes roses.

Nous sommes encore sous l'impression de la vie de rentier menée à la campagne ou au bord de la mer ; attendons avec le sourire l'avalanche prochaine des embêtements habituels qui nous accompagnent sur le chemin de la vie. Ne nous fatiguons donc pas trop pour rester optimistes le plus longtemps possible.

J'ai repris, quant à moi, mes occupations, sinon avec courage, tout au moins avec entrain. J'ai retrouvé mes amis du bureau (les rentrés) avec plaisir, et j'ai parcouru le courrier reçu pendant mon absence. Ceci m'a permis de contempler bien des jolis coins existant de par le monde (car il y avait beaucoup de cartes de France... et de l'étranger !)

J'ai ainsi appris que notre ami VIGNEAU (l'horloger du camp) que tous ceux qui sont passés par Greifswald connaissent bien, avait quitté Paris pour s'installer horloger-bijoutier à Rio-de-Janeiro (Brésil). Ceci nous explique pourquoi il n'est pas venu nous voir ces derniers mois.

(Suite p. 5).

## Excuses

La rédaction de « Entre Camarades » s'excuse d'être un peu en retard pour la parution du bulletin.

Elle promet de faire tout son possible pour que le prochain sorte en temps voulu. Maintenant, les vacances sont terminées.

## RENTRÉE

Le secrétaire est rentré de vacances, mais le bulletin n'est pas parti ; cependant il ne va pas tarder lui aussi à « filer » dans tous les coins de France et jusque dans de lointains pays étrangers.

Le secrétaire est rentré et trouve un article dans lequel on lui souhaite bien gentiment « bonne continuation ». Quelle ironie !... Enfin, il aurait quand même mauvaise grâce à se plaindre...

Le secrétaire est rentré et a repris contact avec l'Amicale ; il constate que rien n'est changé. Les lettres de demandes de secours continuent à arriver, ce qui prouve que l'Association n'a pas terminé son rôle essentiel. Les veuves de nos regrettés camarades décédés dans la région de Stettin, ne cessent de réclamer les corps de leurs chers disparus. Nous ne pouvons que leur conseiller la patience. Nous savons qu'un cimetière français a été constitué à Dantzig, que les Polonais pour cela ont consenti de grands sacrifices pécuniaires, que des démarches pour le rapatriement ont été entreprises, mais là se bornent les renseignements que nous avons pu recueillir. Quand aura lieu le transfert ? Mystère le plus complet. Des camarades malades continuent à nous demander des attestations pour prouver qu'ils ont contracté leur maladie en captivité. Nous leur donnons le conseil de nous faire parvenir le nom du médecin qui les a soignés et qui est seul habilité à fournir un certificat utile s'il a conservé trace de ses interventions.

La vie de l'Amicale continue... et continuera.

R. GAUBERT.

FOP PRES 402



# Les prisonniers et leurs enfants

Qui de nous n'a songé parfois à la part que prirent leurs enfants dans la vie des prisonniers ? Je ne connais pas tous les secrets des cœurs loin de là. Mais par quelques confidences et par le comportement extérieur de beaucoup, j'imagine que chacun a, à ce sujet, des souvenirs très doux et très chargés sur lesquels il serait peut-être émouvant de revenir. Quelle réciprocité d'influence !

Je suis très frappé maintenant — mes occupations y sont peut-être aussi pour beaucoup, puisque je m'occupe d'enfants — de cette influence. Comment exprimer d'abord la joie des papas quand ils purent sauver ou recevoir l'image de leurs êtres les plus chers ? Il fallait les voir se recueillir chaque matin et chaque soir sur leur petit album. Et alors ils nous parlaient d'eux. Ils les faisaient vivre devant nous. D'autres n'en parlaient pas, soit qu'ils gardassent leurs secrets pour eux seuls, soit qu'ils n'eussent plus aucun souvenir matériel. Mais leur âme en était d'autant plus remplie. Alors j'ai connu le petit Jean-Paul, le petit Gérard et ces trois petits frères à qui je demandais par leur père, alors qu'il parlait avant d'autres, d'avoir une petite pensée pour ceux qui restaient. Il faudrait du talent, du temps, et du cœur, pour dire ce qui s'est passé dans les consciences. Pour ces innocents il fallait rester droits, vaillants et purs, afin de n'avoir jamais à rougir devant eux. Pour ces faibles aussi, il fallait garder patience, s'humilier. Ces petits attendaient leur père. Mais les pères devaient défendre leurs petits. C'était tout le drame du patriotisme dans cette drôle de guerre qui divisait le sens le plus intime de ces hommes. Leur vertu n'était plus inscrite sur leur drapeau, mais plus profondément dans leur chair. Les enfants élevaient leurs parents jusqu'à l'héroïsme.

Je me souviens maintenant d'un petit incident bien mesquin peut-être aux yeux de certains, mais qui m'a pincé au cœur et qui reste inoubliable pour moi, d'autant plus que l'un des deux protagonistes, celui qui illustre précisément ce que je viens de dire est mort déjà, presque aussitôt après avoir pu embrasser les siens. C'était par un dimanche soir de juillet peut-être. J'avais visité un kommando voisin de Loitz où peinaient une vingtaine de camarades. L'un d'eux qui était chez moi m'avait accompagné un bout de chemin sur la route. Le soleil était très bas. Et tout naturellement sans rien dire nous pensions à la semaine qui allait commencer semblable à tant d'autres depuis deux ou trois ans déjà, toute grise malgré la belle saison. Par moments, nous parlions de ses difficultés. Puis nous nous taisions à nouveau. Je ne disais rien quand tout à coup il s'emporta et me lança terrible « Voilà que toi aussi maintenant tu vas les soutenir ». Nous étions les meilleurs amis nous étant retrouvés seuls du même coin de France dans ce pays hostile et déshérité de Poméranie et ceux qui l'ont connu celui-là, si doux et si patient, si juste, pourront être étonnés de ce langage à mon égard. Il savait bien que je pensais comme lui. Mais non il n'en pouvait plus. Il avait besoin de se dégager. Et il me parla de ses enfants. Je compris là le combat que livrait le père dans le secret de son cœur : tant souffrir pour les siens et ne pas pouvoir être sûr de les revoir en faisant tout son devoir. Héroïsme des parents, disais-je, soulevé par les enfants. Héroïsme des enfants aussi soulevé par les parents. Et ceci achèvera magnifiquement cela.

C'était en 1945 à Schwerin, stalag IIE. Nous bivouaquions dans la zone américaine, après avoir franchi la ligne de démarcation, en attendant de former un convoi qui gagnerait Lunebourg et de là Bruxelles. Là un homme que je ne

connaissais pas, d'une quarantaine d'années comme le précédent m'aborda. Il paraissait calme, réfléchi. Sa tête avait blanchi sous le poids, semblait-il, d'une grande douleur. Mais il était droit, large d'épaules. Voici ce qu'il me raconta : Il avait perdu sa fille deux ans plus tôt, alors qu'elle venait d'accomplir sa communion solennelle, huit jours plus tôt, à onze ans. Elle lui écrivait souvent lui recommandant de ne pas se faire de souci, lui assurant qu'il rentrerait, qu'elle l'aiderait, qu'elle prierait pour lui. Et voilà qu'un beau jour il reçut la triste nouvelle de la mort de celle qui était son bon ange gardien, de celle dont le souvenir lui rendait courage, alors que fou de douleur parfois il perdait ses esprits et se mettait à pleurer comme un enfant. Mais il reçut aussi la nouvelle que sa petite était morte en offrant sa vie encore en fleur pour lui. Et il aurait cru que depuis ce moment, la vie lui serait apparue plus insupportable encore. Mais à sa grande surprise, la vie lui était apparue plus douce. Il sentait sa fille près de lui constamment. Son ombre le suivait partout. Ses caresses l'apaisaient. Mais maintenant il inclinait la tête. La fatigue prenait le dessus. La lutte touchant à sa fin, il redoutait l'instant où il foulerait le seuil de sa demeure qui serait vide de sa fille. Comme il était émouvant d'imaginer ce dialogue du père et de l'enfant ! Peut-être son

cours allait changer. J'imaginai, et le lui dis, sans doute, qu'après les excitations de la lutte il allait couler vers des profondeurs plus riches d'apaisement réfléchi.

En tout cas cet exemple a été pour moi riche d'enseignements. La patrie a été retrouvée. Mais les membres de cette patrie ont encore à lutter les uns pour les autres, si ce n'est plus les uns sans les autres. Les papas qui ont souffert et leurs enfants qui ont souffert aussi nous donnent un bel exemple. Eux sont certainement marqués pour toujours et ne peuvent pas déchoir. Ils ont droit à notre reconnaissance. Ce n'est pas assez. Nous voulons les suivre et préparer ceux qui montent à les suivre. N'ayons pas peur de les proposer en modèles. La lumière est-elle faite pour être mise sous le boisseau ? Les fils de lumière seront-ils moins actifs que les fils des ténébres ?

Je suis heureux, en terminant de pouvoir adresser tous mes compliments à ces petits devenus des grands enfants et je songe en particulier à tel ou tel comme Jean-Paul ou Gérard que j'ai revus depuis. Je me demande si je n'ai pas eu tort d'écrire ces lignes. Peut-être aurait-il mieux valu que ces jeunes parlent eux-mêmes ?

Abbé Pierre LECUYER.

## ELLES ME PLAISENT... ET A VOUS ?

Pendant cette dernière guerre, un soldat anglais est tristement assis devant un verre contenant un « ersatz » noirâtre qui tient du café, du thé, et de l'eau sale ! C'est ce que l'on appelait, en ce temps, du café.

Entre un nouvel Anglais qui vient s'asseoir en face du premier :

— Qu'est-ce que vous buvez là ?

Et l'autre de répondre mélancoliquement :

— Ils ne me l'ont pas dit !

\* \* \*

Marius explique à Titin qu'il a beaucoup souffert pendant cette dernière guerre.

— Pense donc Titin, pas une minute de repos, des obus, des bombes, des avions, et pour dormir : la terre, et pour manger... tiens, la viande, tellement d'efforts pour la manger que, quand les « schleus » m'ont « piqué » je n'avais plus de dents...

— Eh, je sais ce que c'est, répond Titin, dans ma compagnie on nous servait du « frigo », tellement dur, que la cuiller... elle ne pouvait pas entrer dans le bouillon !

\* \* \*

Bébert a, en politique, des idées bien arrêtées, et quand le besoin s'en fait sentir, il sait à l'occasion, les défendre. L'autre jour, avec Charlot, il passe dans une petite rue ; il entend de grands éclats de voix. Une fenêtre est entr'ouverte, il écoute.

Ce sont des royalistes qui donnent une réunion. Or, Bébert est républicain de vieille souche, et entendre parler de la République comme le font les orateurs, lui est insupportable.

— Ecoute, Charlot, dit-il je ne puis pas entendre ça, je vais rentrer là-dedans.

— Mais, tu n'y penses pas, Bébert. Ils sont au moins cinquante !

— Cinquante ! cinquante ! Bah ! tu vas voir ce que je vais en faire... Tiens mets-toi à la fenêtre... tu les compteras en passant !

Bébert entre dans la salle et Charlot s'appuie au mur, il entend un grand bruit de disputes et brusquement la fenêtre s'ouvre violemment pour laisser passer un homme que des mains invisibles viennent de projeter brutalement au dehors.

— Un ! annonce Charlot, fidèle à la consigne.

— Ne compte plus, dit une voix qu'il reconnaît pour celle de Bébert ! C'est moi !

\* \* \*

Et pour terminer, une « bien américaine ».

Un jour, Bob Robinson eut envie de se débarrasser de son automobile, une machine de grande marque, grande par le nombre de voitures que la

maison sort chaque jour. Il l'avait depuis peu et s'en étant fort peu servi, il comptait en tirer un prix raisonnable. Il mit une annonce dans le journal : « Voiture X... dernier modèle, n'ayant fait que quelques kilomètres. A prendre de suite. Affaire merveilleuse. » Et il attendit.

Il attendit huit jours, quinze jours, un mois. — Je vois ce que c'est, se dit-il, il faut que je fixe le prix. Il fit donc paraître une nouvelle annonce en indiquant que pour mille dollars on pouvait se rendre acquéreur d'une machine de tout repos.

Un mois après, pas un acheteur ne s'était présenté. Nouvelle annonce, avec cinq cents dollars comme prix demandé. Les acquéreurs ne se présentèrent pas davantage. Et Bobby descendit successivement à trois cents, à deux cents, à cent, puis à cinquante, puis à vingt dollars. Et un beau jour, exaspéré de ne pouvoir se débarrasser de son auto qui devenait pour lui une obsession, il fit savoir par la voie de la presse qu'il déposerait le lendemain, son excellente machine X..., le long d'un trottoir et que celui qui la voudrait n'aurait qu'à venir la chercher. Et de fait, ayant abandonné le lendemain son auto il partit à ses affaires.

Le soir, en rentrant chez lui, il voulut s'assurer qu'il était à tout jamais débarrassé de l'engin qui l'importunait depuis des mois, et il se décida à repasser devant l'endroit où il l'avait abandonné.

Il resta stupéfait : la maudite machine était encore là. Mais... il y avait un acquéreur ; un monsieur fumant sa pipe y était confortablement assis.

— Ah ! dit Bobby en s'approchant, c'est vous qui avez eu la chance de trouver cette excellente machine et pourquoi ne l'amenez-vous pas ? Vous attendez peut-être quelqu'un ?

— Oui, j'attends quelqu'un, répondit flegmatiquement l'occupant. J'attends le propriétaire pour lui demander combien il donne pour emporter ce tas de ferraille !

Louis HOUOT.

Rendez-vous de tous les camarades au « CLUB DU BOUTHÉON », Maison des Amicales, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, le 1<sup>er</sup> mardi de chaque mois.

Permanences tous les mardis et vendredis, de 18 heures à 20 heures, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>). (Métro Chaussée-d'Antin ou Trinité).



## DANS LE COURRIER

Dans une lettre de Nino NESI, nous trouvons le passage suivant :

«...Je serais très vexé et navré si vous vous imaginiez que je me désintéresse de l'Amicale. C'est la seule possibilité qu'il nous reste d'affirmer notre solidarité, de créer un peu de cette ambiance d'autrefois où l'on se promettait de ne jamais oublier. Il faut avouer que la paresse, l'égoïsme et l'indolence, je dirai même l'incurie de certains sont inexcusables. On peut se désintéresser d'un tas de choses mais non pas des années volées au patrimoine de notre vie, de notre jeunesse.»

Tu as bien raison, NESI, de dire que certains sont inexcusables, mais ils se sont maintenant trop enfoncés dans leur nouvelle vie pour que nous ayons quelques chances de les ramener vers votre cause. S'ils se désintéressent de l'Amicale et de leurs camarades, c'est qu'ils le veulent, du moins pour la plupart. Que faire à cela ? Quant à toi, nous savons qu'il t'est très difficile d'être des nôtres comme tu le désirerais. Tu as déjà fait beaucoup et nous t'en remercions.

De Rio-de-Janeiro (Brésil), nous parvient une carte de Fernand VIGNEAU. Il nous écrit :

« A tous mes vieux copains du stalag. De très

### Ce journal te plaît-il ?

♦ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?

loin, un bon souvenir de l'ancien horloger du camp. Merci pour le journal, c'est le lieu qui me rappelle mes anciens camarades de ces tristes années. Sincères amitiés.»

Merci à toi, VIGNEAU. Nous espérons que la prospérité sera ton lot, là-bas. Nous sommes heureux que notre bulletin aille dans un nouveau pays de l'Amérique du Sud.

Pendant les vacances, reçu des cartes de MELLOT, MICHAUD, DAMET, MENAGE, GAUBERT et d'un inconnu qui nous envoie la route de la Corniche d'Or, à Agay (Var) (Nous le connaissons sous peu puisqu'il nous écrit « à très bientôt »).

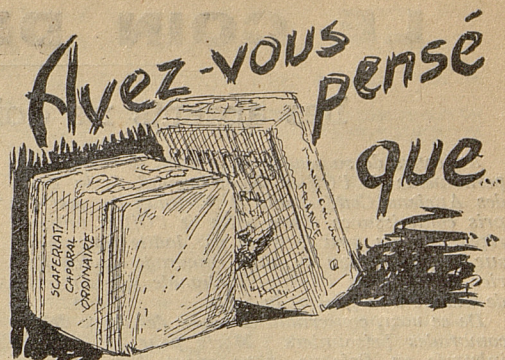
LE SECRETAIRE.

## NOUVELLES du "FILLEUL"

(Suite de la 1<sup>re</sup> page).

Grâce aux fonds envoyés par vous, j'ai fait parvenir un petit colis de nécessaire de toilette et un petit viatique car la Sécurité sociale n'est pas toujours très pressée de verser ce qu'elle doit ; très touché de cette sympathie notre « filleul » remercie tous les camarades. J'espère, car il est loin d'être remis sur pied, qu'une prolongation pourra lui être accordée et qu'enfin à sa sortie nous pourrons nous occuper de sa denture et de son placement ; mais d'ores et déjà nous pouvons dire que notre action est positive, et c'est beaucoup.

R. TARIN.



...la valeur de ce paquet de tabac et de ce paquet de cigarettes représente le montant de la cotisation annuelle minimum à l'Amicale ?

Allons ! privez-vous d'une cigarette par semaine et adhérez à l'Amicale.

Vous rendez service aux autres et à vous-même.

## AVIS

Nous signalons à nos camarades pensionnés de guerre ainsi qu'aux veuves de guerre, que le *Journal officiel* du vendredi 1<sup>er</sup> septembre 1950, n° 207, publie les nouveaux taux d'allocations spéciales aux grands invalides et aux grands mutilés et de l'indemnité temporaire de soins aux tuberculeux, ainsi que les taux de pension aux veuves non remariées, aux ascendants et les majorations et allocations pour enfants.

## LES NOMADES

### “ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



De ma cachette, je peux voir tout le va-et-vient du passage à niveau. Avec émotion, je reconnais la garde-barrière et quelques-unes de ses filles. Quelle va être leur réaction quand je me présenterai à elles ? Je sais pourtant qu'elles m'aideront. Est-ce que trois des filles : Irène, Jeanne et Getté ne venaient pas nous ravitailler lorsque nous étions

prisonniers à Sarrebourg en 40 ?

Alerte ! Quelqu'un vient ; il est trop tard pour fuir. Tant pis ! Essayons de ne pas paraître trop suspect à la personne qui arrive. C'est une femme avec un sac et une faucille sous le bras. La voilà près de moi. Je voudrais être sous terre. Elle me regarde en passant, puis me parle :

— Haben Sie gut geschlafen ?

Pourquoi me demande-t-elle cela ? Ai-je l'air de quelqu'un qui vient de se réveiller ? C'est vraiment d'une ironie cruelle. Je fais une réponse évasive. Pourtant, cette femme m'inspire confiance. Alors qu'elle est sur le point de disparaître au détour du chemin, je la rappelle :

— Bitte, horen Sie mich. ?

Elle revient sur ses pas. Je me risque.

— Parlez-vous français ?

— Oui, je pense bien.

La glace est rompue. En quelques mots, je la mets au courant de ma situation. Mon récit l'intéresse. Elle tient absolument à aller me chercher à manger. Je la vois redescendre. Il faut cependant que je sois prudent : je ne manque pas de surveiller la route en bas ; s'il se passe quelque chose d'anormal, j'aurai le temps de fuir et de me cacher ; je connais bien l'endroit.

Vingt minutes plus tard, la femme reparait m'apportant un litre de lait, des vivres, des cigarettes ; elle n'a même pas oublié les allumettes. Je fais honneur au repas pendant qu'elle s'en va

couper de l'herbe pour ses lapins. Elle doit repasser dans un moment. En effet, je viens à peine de finir de manger qu'elle se représente devant moi. La conversation reprend et j'ai la satisfaction d'entendre qu'elle est apparentée à la famille de la garde-barrière. Ça, c'est une chance ! En redescendant, elle avertira que je suis là.

Quelques minutes plus tard, Jeanne et Irène sont près de moi. Quelle joie de les revoir après trois longues et dures années ! Comme je le pensais, elles vont faire leur possible pour m'aider. Aujourd'hui, c'est jour de bonheur. Par surcroît, j'apprends que les Alliés ont débarqué ce matin en Sicile. Vivent les Alliés !

Jeanne est retournée à la maison. Je vais rester seul avec Irène jusqu'à la nuit. Quel plaisir de se trouver en tête à tête avec une femme ! Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé. Et puis Irène est si jolie ! Je donnerais la moitié du monde pour être rasé et propre.

La nuit est descendue. Jeanne vient nous chercher à onze heures. Toute la famille est là qui m'attend ; il y a même une voisine, Mme Loge, qui a voulu me voir. Je suis gavé de nourriture ; mon estomac crie grâce. Le vin d'Alsace est délicieux : il y a trois ans que je n'en ai bu. Repu et au comble du bonheur, je termine ma nuit sur un moelleux divan et... dans des draps.

Le lendemain, ce n'est pas une figure rébarbative de Schleuh vociférant qui m'accueille au réveil, mais un charmant visage féminin, souriant et doux. Si je veux dormir encore, il me faut aller me recoucher dans l'une des chambres du premier étage. Rester au rez-de-chaussée serait dangereux car une maison de garde-barrière reçoit trop souvent la visite d'employés de chemin de fer. Je monte donc au premier étage où l'on m'apporte le petit déjeuner. Etre soigné comme un coq en pâte, passer son temps en compagnie de jolies filles : que peut un homme souhaiter de plus merveilleux ?

J'apprends des choses étonnantes sur les procédés qu'emploient les Allemands pour germaniser l'Alsace ; d'abord, il est strictement interdit de

parler le français ; il est également défendu de porter le béret, cette coiffure étant considérée comme trop typiquement française par « Messieurs les Allemands ». Les noms et prénoms sont changés, quand besoin est : Marguerite devient Margaret, Georgette se transforme en Greta. On se demande s'il faut en rire ou en pleurer.

Dans la soirée, je déménage et vais coucher chez Mme Loge. Je dois y demeurer en attendant que l'on me trouve quelqu'un capable de me faire franchir la frontière. Mme Loge et son mari forment un couple éminemment sympathique et je garde un excellent souvenir des heures passées en leur charmante compagnie.

Jeanne, Getté et mon hôtesse se mettent immédiatement en campagne, cherchant une filière ou un passeur. A Sarrebourg, à Saverne, leurs démarches restent sans résultats. Ce n'est qu'à Rothau, près de Schirmeck, que Getté découvre enfin un homme qui accepte de m'accompagner en France.

Après cinq jours passés à Soultz, je reprends la route sur mon vélo, un tuyau de plomb sur l'épaule pour donner le change. Getté doit m'attendre à Rothau, à l'entrée du village. Les quarante kilomètres sont couverts sans incidents et à l'endroit indiqué, je trouve Getté en compagnie d'une jeune fille, Mimi Malaisé, dont les parents m'offrent l'hospitalité. Là encore, je suis reçu à bras ouverts : la famille se compose du père, de la mère, de trois filles et du mari de l'une d'elles ; tous ces braves gens font leur possible pour m'être agréable.

Avec le père, je vais, le soir-même, trouver le passeur mais celui-ci ne veut pas tenter l'aventure à cause du clair de lune. Je suis, d'ailleurs, entièrement de son avis ; la nuit est par trop claire, on voit distinctement la montagne à quelques kilomètres de là. J'en suis réduit à regagner la maison des Malaisé où je me tiendrai caché en attendant une nuit favorable : je passerai là quatre jours délicieux, entouré des soins de toute une famille et même des voisins qui m'apportent, l'un des gâteaux, l'autre des cigarettes. Nous causons de choses et d'autres mais particulièrement de la guerre, nous écoutons la radio de Londres dont les communiqués sont satisfaisants, les Alliés n'ont-ils pas pris pied en Europe ?

Le 18 juillet, un dimanche, je vais faire un tour en montagne avec mes hôtes pour me dégourdir les jambes. M. Malaisé m'a prêté un costume et je peux très facilement passer pour un gars de l'endroit.

Dans la soirée, le temps se couvre. Pourquoi ne passerais-je pas cette nuit ? Le passeur, interrogé, est d'accord.

Je fais donc mes préparatifs. On me donne un sac tyrolien bourré de vivres et quelques paquets



## LE COIN DE L'U. N. A. C.

### Les absents ne doivent pas avoir tort

Au cours de sa séance du 8 juin, la commission permanente de l'Office départemental de la Seine des Anciens Combattants et Victimes de guerre a pris connaissance d'une lettre de l'Office national répondant au vœu formulé par ladite commission sur la proposition de notre camarade André Barrier, délégué de l'Union Nationale des Amicales de Camps à l'Office de la Seine.

De ce vœu, concernant le retour des corps de nos camarades prisonniers « Morts pour la France » inhumés en Pologne, nous avons déjà parlé ici même, ainsi que de la lettre de notre président René Seydoux qui, en date du 24 mars, précisait notre légitime étonnement devant les retards inadmissibles apportés à l'exécution de ce rapatriement.

Dans sa réponse, « l'Office national informe la Commission qu'il a immédiatement porté cette affaire », — ainsi s'exprime le compte rendu de la séance du 8 juin, — « à la connaissance du ministre des Affaires étrangères, en lui demandant de vouloir bien intervenir auprès de l'Ambassadeur de France à Varsovie pour que soit réglée, le plus rapidement possible, la question du rapatriement de Pologne des dépouilles mortelles réclamées par les familles ».

Notre ami Barrier a ainsi été amené à rappeler que, malgré tout l'effort accompli par la mission de recherches, et notamment par notre dévoué camarade Hory, du Stalag III C, pour amener le regroupement de ces corps, il reste encore à effectuer un travail de deux mois alors que le personnel de cette mission a été rappelé.

Rappelé pourquoi ? Faute de crédits bien plus que faute de travail restant pour mener la tâche à bien.

Comme si il n'était pas d'autres économies pos-

sibles dans un budget aux chiffres astronomiques tel qu'est celui de notre pays.

Comme si la dette sacrée de l'Etat à l'égard de nos morts et de leurs familles était plus facilement récupérable que n'importe quelle dépense plus ou moins justifiée.

Comme si la douloureuse impatience des familles à voir revenir dormir dans la terre natale leurs êtres chers n'avait aucune importance.

Au surplus, le manque de crédits explique mal le peu d'empressement apporté par certains services à mener à bien des pourparlers qui s'avèrent d'autant plus faciles que, — notre président le rappelait dans sa lettre du 24 mars, — le gouvernement polonais semblait de longue date tout disposé à nous accorder satisfaction en cette matière malgré les lourdes dépenses déjà engagées par lui pour assurer à nos morts un champ de repos digne de leur sacrifice.

Mais qui ne demande rien n'a rien. Alertés dès la fin de novembre, les services intéressés, — si l'on peut s'exprimer ainsi car ils ne manifestent guère leur intérêt à la question, en étaient encore à fin mai à pratiquer une évidente inertie, sans doute en vertu d'un principe qui leur est cher : « Il est urgent d'attendre ».

Cependant, il n'est pas hélas ! que le rapatriement des corps de nos malheureux camarades morts sur la territoire polonais qui reste ainsi en suspens.

Du moins, leurs dépouilles mortelles ont-elles été regroupées en grande partie dans les cimetières de Dantzig, devenu Gdansk, et de Breslau, maintenant Wroslaw.

Il n'en est, malheureusement, pas de même en ce qui concerne les P. G. décédés sur le territoire tchécoslovaque. Pour ceux-là, jusqu'ici, rien ne paraît avoir été fait.

Pourtant, pour ceux-là aussi, des parents attendent l'exécution des promesses si souvent faites que leurs auteurs finissent par oublier qu'elles n'ont pas été réalisées.

Il semblerait néanmoins que, — par respect pour la mémoire de ceux qui ont succombé dans un injuste et lamentable exil, par déférence à l'égard du respectable désir des leurs de voir nos chers disparus reposer, enfin, sur le sol de la Patrie, — les rouages d'une lourde et coûteuse mécanique administrative pourraient être un peu plus rapidement mis en branle.

Si nos morts avaient mis, en septembre 1939, à répondre à l'appel sous les drapeaux, autant de temps qu'il en faut maintenant pour leur donner une sépulture définitive, ils seraient sans doute encore parmi nous.

Serait-ce donc se montrer trop exigeant que de demander aux services du ministère des Affaires étrangères, pour l'accomplissement de ce pieux devoir national qu'est le rapatriement des corps, la même activité que pour l'organisation d'un festival cinématographique ou d'une tournée « artistique » ?

Il est vrai que, dans l'esprit de trop de nos contemporains, même — et surtout — très haut placés, les morts, le fussent-ils pour la Patrie, ne comptent guère dès lors qu'ils ne peuvent être ni électeurs, ni contribuables, ni soldats.

Mais, nous, les compagnons de misère de ceux qui ne reviendront jamais que pour dormir leur dernier sommeil en un cimetière familial, nous serions impardonnables si nous ne disions pas hautement notre indignation devant une aussi sordide conception.

Et, nous autres, qui eûmes la chance de retrouver notre pays, nos foyers, nos amours, nous aurions plutôt mauvaise grâce à revendiquer le respect de nos droits, si nous ne savions pas avant tout faire respecter ceux de nos camarades restés en terre étrangère et de leurs familles laissées sans soutien.

M. L. C. M.

de cigarettes. Je fais mes adieux, tout à fait touchants, ma foi, et me voilà de nouveau « dans le bain ».

La frontière doit être passée à la hauteur de Saint-Blaise, à une dizaine de kilomètres de Rothau. Je m'y rends avec mon guide. A Saint-Blaise, nous cachons nos vélos dans une grange et nous partons à pied. Maintenant le vrai sport commence.

Pour comble de malchance, la lune se découvre. Tant pis, nous avançons quand même et dépassons le village de quelques centaines de mètres. A ce moment, du côté de la frontière, trois coups de feu claquent et résonnent dans la montagne.

« Qu'y a-t-il ? On dirait des coups de fusil.

— Oui, il doit y avoir alerte. »

L'affaire se présente plutôt mal. Le passeur n'a pas envie d'aller plus loin. Quant à moi, je suis partagé entre la crainte des risques à courir en continuant et l'humiliation que je ressentirais en retournant chez les Malaisés. Non, vraiment, j'aurais trop honte de revenir sur mes pas : je ne dois pas « me dégonfler ». Puisque mon guide ne veut pas aller de l'avant, je partirai seul. Je me fais expliquer la topographie de l'endroit. La crête en face de nous marque la frontière ; l'autre versant, c'est la France.

Mon sac tyrolien fait une tache claire et se voit de loin : je fais accrocher quelques branches de sapin dessus afin de le camoufler. Je recommande aussi au passeur de donner mon vélo aux Malaisés en remerciement de leurs services. Et maintenant : à Dieu vat !

Le guide est parti ; je reste seul, prêt à une partie de cache-cache avec les douaniers. N'ayant jamais été contrebandier, mon inexpérience est grande, mais je me promets d'être prudent.

Je suis parvenu au pied de la montagne ; au loin, une horloge de village sonne une heure du matin. Je fais une courte pause. La pente commence par un abatis d'au moins deux cents mètres ; j'ai l'impression que l'on doit me voir de très loin : je n'avance qu'en rampant. Et cette satanée lune qui s'obstine à éclairer mes faits et gestes ! Que ne donnerais-je pas pour qu'il fasse un orage terrible ! Mais mon souhait reste vain. Le Dieu des évadés doit être sourd... ou occupé ailleurs : il a tellement de travail depuis trois ans.

Ça y est : je suis sous bois, au milieu de l'immense jeu de quilles que forment les fûts droits des sapins. Il règne dans la forêt un silence de sépulchre troublé seulement par le craquement des brindilles sous mes pas ; j'ai l'impression que cela fait un bruit que l'on doit entendre à plusieurs centaines de mètres. Je progresse par à-coups, tous les organes des sens en éveil. Comme c'est long et

pénible ! Lorsqu'il m'arrive de traverser un sentier, j'ai soin de semer derrière moi de la poudre de tabac que le passeur m'a donnée. Il paraît que cela empêche les chiens de sentir une trace.

Tout d'un coup, mon sang se fige. Je viens d'entendre un aboiement sur ma gauche à une distance que j'estime à environ cinquante mètres. Je m'immobilise derrière un gros rocher ; je voudrais pouvoir m'incruster dans la pierre. Plusieurs minutes d'attente, minutes interminables et j'entends le chien aboyer de nouveau, mais derrière moi, beaucoup plus bas. Ouf ! je respire. Ça devait être une ronde. Je repars, plus prudent que jamais. Enfin, une demi-heure plus tard, je finis par atteindre le sommet de la montagne.

La descente, sur l'autre versant, commence, lente d'abord, avec beaucoup de précautions, plus rapide ensuite et jusqu'à découvert. Je ne cesse de me répéter : « Je suis en France, je suis en France ». Bientôt j'arrive en bas dans une sorte de cuvette au centre de laquelle est creusée une grande pièce d'eau rectangulaire. Plus loin, est une nouvelle pente abrupte et longue. Je ne me sens pas le courage de l'attaquer tout de suite. Que ne l'ai-je pas fait ?...

J'ai remarqué sur ma gauche une route qui, vraisemblablement, traverse la frontière. Et puis j'ai entendu des voix, une d'homme et une de femme : des paysans matinaux sans doute. Je décide d'aller aux renseignements : ne suis-je pas en France ?

Me voici donc sur la route. Dans un champ, enclavé dans la forêt, j'aperçois, en effet, un homme qui fauche. Je m'apprête à aller le trouver lorsque sur la route une silhouette se dessine. Il ne fait pas encore grand jour et dans le clair-obscur je ne distingue pas très bien la personne qui vient ; mais elle a une longue robe : ça doit être la femme que j'ai entendu parler. Je vais au-devant d'elle afin de me renseigner sur ma position. Malédiction ! Arrivé à quelques mètres d'elle, je m'aperçois que la femme... c'est un douanier allemand. Ce que j'avais pris pour une grande robe, c'est le manteau du Schleich.

Je reste comme assommé. On dirait que l'on vient de vider mes veines de leur sang. Que faire ? Fuir ? J'y songe un instant ; le douanier n'a pas de fusil et je ne crains guère un coup de revolver. Mais, à côté de l'homme, marche un énorme chien-loup et, si je n'ai pas peur du premier, je sais qu'avec le second je n'aurai pas le dessus.

Maintenant le gabelou est près de moi et il m'interroge en allemand. Tout se brouille dans ma tête et je ne sais pas trop ce que je réponds. Naturellement je n'ai pas de papiers, et les branches de sapin qui camouflent mon sac sont suffi-

samment significatives. Je n'ai donc plus qu'à accompagner le garde-frontière au poste de douane le plus proche.

Chemin faisant, je reprends malgré tout mes esprits. Non, il n'est pas possible que je me fasse arrêter aussi bêtement... et en France encore. Le douanier me confirme en effet que nous sommes en territoire français. Alors comment se fait-il qu'il soit là ? J'apprendrai plus tard que ce n'était pas chose rare.

Je tente de fléchir mon homme, mais je suis tombé sur un « pur ». J'apprends de sa bouche que je suis un élément du Kapital allemand — (pas possible !) — que le Grand Reich a besoin de mon travail pour la victoire finale et que si tous les prisonniers faisaient comme moi, il ne serait plus possible de constituer l'Europe nouvelle. De tout cela, il ressort clairement que je suis pris, et bien pris.

Après cet échec, je ne veux pas montrer mon désappointement et c'est avec mon meilleur sourire que j'annonce :

« Tant pis, ce sera pour la prochaine fois. »

Le Schleich ne daigne pas répondre. Pardon, c'est quelqu'un. Moi qui croyais le faire mettre en colère. Puisqu'il en est ainsi, je ne dirai plus rien.

Au poste de douane, je passe à l'inévitable fouille et au non moins inévitable interrogatoire et j'attends la décision de « ces messieurs ». Un moment même je demeure seul dans une pièce avec la porte grande ouverte, donnant sur le dehors, mais le douanier à quatre pattes est resté là qui me regarde d'un œil sans bienveillance, grondant au moindre geste suspect ; à la vue de ses crocs impressionnants, je n'ose même pas me lever de ma chaise. Ah ! ce chien, comme je le maudis ! Sans lui, j'aurais encore une petite chance de me tirer de ce mauvais pas. Mais je ne peux rien contre lui, sauf le traîner intérieurement aux géminies et lui souhaiter de trouver sur son chemin une boulette empoisonnée astucieusement déposée par un contrebandier prévoyant.

Un peu plus tard, on vient me chercher pour me conduire au poste principal, à Saales. Je suis accompagné par un douanier armé d'un fusil et — oh ! humiliation ! — c'est moi qui dois pousser le vélo dont, par mesure de précaution, on a retourné la selle.

Dans cet équipage, nous traversons le village. Tous les gens me regardent passer, mais ils doivent être habitués à ce genre de spectacle : ils habitent si près de la frontière ; néanmoins, je reçois quelques sourires encourageants.

(A suivre).



# QUELQUES NOUVELLES

(Suite de la 1<sup>re</sup> page.)

Autre nouvelle : celle-ci concernant notre grand comique du stalag : DOUDOU. Je l'ai rencontré un mardi, aux Champs-Élysées, en quittant mon travail et alors que j'allais m'engouffrer dans le métro pour me rendre à l'Amicale. J'ai reconnu de loin sa grande silhouette et j'avoue que je lui gardais un peu rancune de nous avoir délaissés ; mais quand on a vécu ensemble, dans la même chambre, et travaillé ensemble « au théâtre » on est bien content de se revoir. Après avoir bavardé un moment, nous avons convenu de nous retrouver le soir même à l'Amicale.

Là il a revu son partenaire de théâtre MANIN. Inutile de vous dire que le temps passa vite en évoquant des souvenirs.

En nous quittant il nous a promis de venir nous voir souvent puisqu'il travaille à deux pas : au Casino de Paris, sous le nom déjà connu du grand public de RIGODY.

C'est que notre DOUDOU national est en passe de devenir une grande vedette et nous le lui souhaitons de tout cœur.

Depuis son retour d'Allemagne il a affronté le public parisien pour la première fois au COUCOU. C'était son baptême ! et vous croyez peut-être qu'il a eu aussitôt d'autres engagements et qu'il a fait tranquillement son petit bonhomme de chemin en gagnant chaque fois des galons. Il n'en est rien puisque avant d'arriver au CASINO DE PARIS, il a eu le temps de faire le vélo-taxi en tandem, avec l'un de nos copains HERENGT (vous voyez d'ici le tableau : un grand et petit en tandem !) de travailler à l'Entraide française (tout en faisant de temps à autre des apparitions dans les soirées), de faire partie de la troupe d'un imprésario. C'est ainsi qu'il a fait la connaissance de Jean Nohain et cela est vraiment le début de sa carrière : tournées à travers la France, émissions à la Radio, puis une revue au théâtre des Trois-Baudets dans laquelle il est remarqué par M. Varna qui l'engage enfin au CASINO DE PARIS !

Mais ce n'est pas là la fin des nouvelles le concernant. En 1943, DOUDOU enterre sa vie de garçon et sa femme qui est charmante (il nous a montré des photos) lui a donné, par la suite, une petite fille et deux garçons dont le dernier a maintenant dix-sept mois, et qui sont aussi charmants que leurs parents.

Puisqu'il semble si bien réussir dans les deux branches : théâtre et famille, nous lui souhaitons de continuer toujours avec un succès grandissant !

Maintenant qu'il tienne sa parole : qu'il vienne nous voir souvent en nous apportant sa collaboration à notre bulletin. Il écrit déjà dans un journal local d'Orly ainsi que dans un hebdomadaire qui s'intitule, je crois : *C'est la vie*.

Et voilà ! Je termine ici mon papier puisque j'ai réussi à noircir quelques pages. Ouf !

## A TOUS NOS CAMARADES

Vous qui avez besoin d'un renseignement, n'oubliez pas que tous les mardis, la permanence du Stalag II C, est assurée par les membres du bureau de l'Amicale, de 5 h. 30 à 7 h. 30.

Si vous ne pouvez vous déplacer, téléphonez-nous, ce même jour, à TRI. 78-44.

Si vos occupations vous appellent dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, sachez qu'il existe le Club du Bouhéon avec son bar-restaurant ouvert tous les jours et, où vous pouvez déguster un apéritif et prendre un bon repas pour un prix très raisonnable.

## DEMANDES D'ADRESSE...

Quelqu'un pourrait-il nous donner l'adresse du docteur MOIGNOT (?) (Nous ne sommes pas sûrs de l'orthographe), médecin au camp en 1941 ? Merci beaucoup d'avance.

## ... ET DE DOCUMENTATION

Notre camarade M<sup>e</sup> Addé-Vidal, qui est membre des Amicales de camps, en même temps que Directeur du service juridique des anciens prisonniers de guerre de l'Association de la Seine, serait très désireux que lui soient communiqués, d'urgence, les noms et adresses des A. P. G., membres de la famille judiciaire.

Nous vous serions très obligés de bien vouloir envoyer ces renseignements, le plus rapidement possible, à M<sup>e</sup> Ch. Addé-Vidal, avocat à la Cour, 22, avenue Victoria, Paris (IV<sup>e</sup>).

## CARNET DU MOIS

### NAISSANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de : Michel, fils posthume de notre regretté camarade BADEROT Armand. Serge, fils de Léon BORIES. Marie-Josèphe, fille de Joseph TALLON. Nos meilleurs vœux aux charmants bébés.

### DÉCÈS

Nous avons la douleur de faire part du décès de notre camarade Claude VALROFF de Grandvillers (Vosges).

Nous adressons à sa veuve et à sa famille nos plus sincères condoléances et l'expression de toute notre sympathie.

Nous venons d'apprendre le décès, survenu le 13 décembre 1948, de notre camarade Alfred LIVEMONT.

Nous nous faisons un devoir de présenter à sa veuve et à sa famille nos condoléances les plus attristées et nous regrettons de n'avoir pu le faire plus tôt.

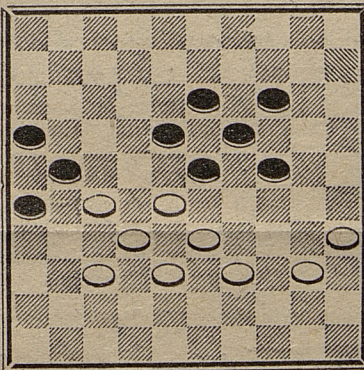
Nous apprenons également le décès de notre camarade Jean-Louis HADERER, survenu le 10 juillet dernier. Les obsèques et l'inhumation ont eu lieu à Mitry-le-Neuf.

Nos condoléances les plus sincères à sa famille.

## JEU DE DAMES

### CHRONIQUE N° 16

Problème n° 16, par M. Pierre Pérot, en jouant :



Les noirs jouent et forcent le gain.

Solution du problème n° 15, par M. Marcel Bonnard.

Les blancs jouent et forcent le gain de pion et gagnent.

1. 34.29 (30.35). 2. 32.28 (17.21). 3. 31.26 (18.22 A). 4. 26 x 17 (22 x 11). 5. 25-20 (14 x 25 forcé). 6. 29.23 (19.24). 7. 23.18 (13 x 22). 8. 28 x 6 gagne. A. si (2.8) au lieu de (18.22) 26 x 17 (19.23) 28 x 19 (14 x 43) 45.40 (35 x 44) 50 x 48 gagne.

### COMMENT JOUER AUX DAMES

Etudes des ouvertures du jeu de dames, par M. A. Couttet (suite).

Début français par 34.30.

1. 34.30

Ce début qui eut une certaine vogue vers 1912 paraît laisser un certain avantage de position aux noirs.

1. 20.25

Ce coup est considéré comme le meilleur par les théoriciens. C'est en tout cas celui qui laisse aux noirs le plus de liberté d'action.

(Sur 18.23) bonne partie pour les blancs par 30.25 (12.18) (sur 20.24) les blancs répondraient par 32.28

en fermant aussitôt l'aile gauche des noirs) 40.34 (7.12).

A. 44.40 (1.7) 50.44 (20.24) 34.29, etc. suivi de 32.28.

B. 34.30 (1.7 ou 20.24) 33.28 meilleur dans les deux cas que 32.28.

(17.21) qui fut préconisé autrefois n'assure aucun avantage aux noirs. Dans ce cas, réponse simple et efficace par 31.26.

Sur (17.21) bonne suite également par :

30.25 21.26  
40.34 11.17  
44.40 7.11  
50.44 1.7  
34.30 17.21

« Sur (17.22) les blancs peuvent répondre avec une bonne partie par 31.27.

« (19.24) suivi de (14.19), etc., constitue aussi un bon pionnage pour les noirs. Les blancs dégagent ensuite aisément leur aile gauche par 32.28 suivi de 37 x 28, etc., 32.27, 21.32, etc.

2. 32.28 25 x 34  
13. 39 x 30

Ici 40 x 29 constitue aussi un bon coup susceptible d'emmener par la suite des variantes présentant beaucoup d'analogie avec les 8<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> débuts, lesquels seront publiés dans les prochains numéros. (A suivre.)

## NOUVELLES

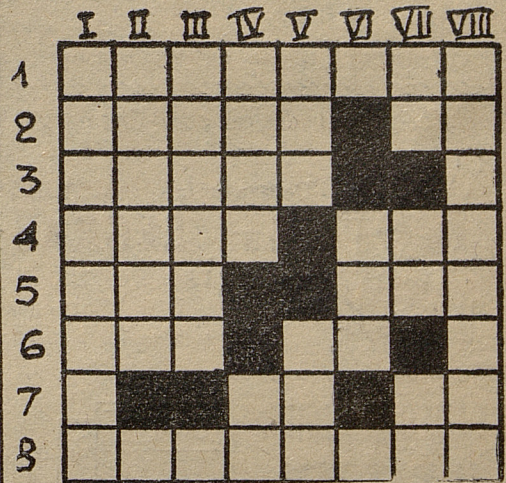
Damier Parisien. — Pendant la période des vacances l'activité est réduite, toutefois le championnat à but de la Société se déroule normalement. Résultats dans le prochain numéro.

Un match amical organisé par le Damier parisien, sur l'initiative de M. King, a réuni le dimanche 27 août 21 joueurs de Doordrecht, contre 21 joueurs du Damier parisien, au café du Khédivé, place Gambetta ; à l'issue de cette rencontre, les Parisiens remportèrent la victoire par 31 points à 11.

Pierre PEROT.

## MOTS CROISÉS

### Problème n° 16.



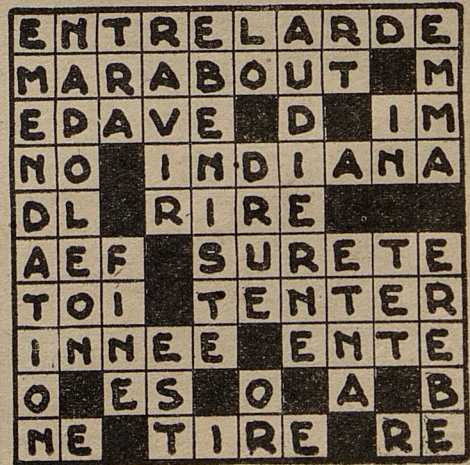
### Horizontalement :

1. Fille de Philippe II. — 2. Outil à travailler le bois. Préposition. — 3. Adroite. — 4. Limer sans la tête. Étendue d'eau. — 5. Moitié d'une ville d'Abysinie. Ville de Wurtemberg. — 6. Moitié de défunt. Note de musique. — 7. Interjection. Les deux tiers d'un meuble. — 8. Cailloux.

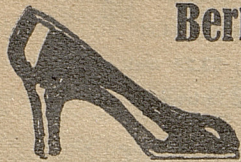
### Verticalement :

1. Action d'arroser. — 2. Poisson de mer. — 3. Hors de sa demeure. — 4. Colon de l'Afrique australe. Interjection. — 5. Saison. Souverain. — 6. Changement. — 7. Article. Article étranger. Pronom. — 8. Excès de grandeur.

### Solution du n° 15.







## Bernard DUBOIS

5, rue Corneille  
MONTLUÇON  
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade TRICOT

## Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,  
PARIS (19<sup>e</sup>)  
(Métro Porte-de-Pantin)



Pour toutes vos plantations  
arbres fruitiers, chênes truffiers,  
vignes de cuve, raisin de table, bou-  
tures et racines, griffes d'asperges,

adressez-vous à

## ROL René

Pépiniériste  
BORRÈZE, par TARASCON  
(Dordogne)

qui fait des prix  
exceptionnels à tous les anciens prisonniers



Camarades qui désirez du Champagne  
de 1<sup>re</sup> qualité

Demandez le CHAMPAGNE

## Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, CHOUILLY  
par ÉPERNAY (Marne)

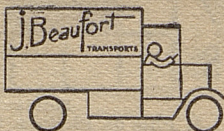
Livraison à domicile



## BEAUFORT Julien

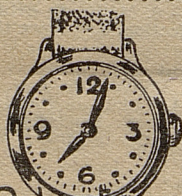
TRANSPORTS

IANVILLE (E.-et-L.)



BIJOUTIER - JOAILLIER  
Fabricant

2, r. du Bourg-l'Abbé  
PARIS (3<sup>e</sup>)  
(Réaumur-Arts-et-Métiers)  
Tél. : TUR 49-10



Roberts  
**Legros**  
ex RG du IC et IA

Bagues - Clips  
Bracelets-montres  
Transformations - Réparations  
Prix de fabrique aux Ex-P.G.  
et à leurs familles.

## AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1950. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1950 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité.  
Merci.

## Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)  
1.000 m. d'altitude

## J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



## J. DAMPFHOFFER

TAILLEUR

71, rue Royale, 71  
VERSAILLES (S.-et-O.)

## TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

## P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7  
PARIS (20<sup>e</sup>)



## GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8  
PARIS (XI<sup>e</sup>)

ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE...

Si, comme elle, vous voulez  
braver la pluie, notre camarade

## CORNU

63, boulevard Sébastopol  
PARIS (4<sup>e</sup>)

se fera un plaisir de vous fournir un  
impermeable pratique et élégant



## PÊCHE ET SPORTS

124, rue Nationale  
PARIS (13<sup>e</sup>)

5 % de remise  
aux ex-P. G.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,  
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

Impr. Paris. Réunies (Raymond Séguin, Directeur général)  
10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9<sup>e</sup>).

CAMARADES QUI VOYAGEZ,  
n'allez pas en Touraine  
sans passer chez

## SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFE - BAR - TABAC

145, rue Felvotte  
TOURS (Indre-et-Loire)

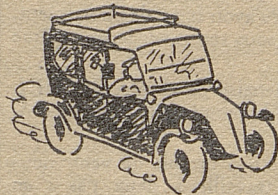


Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à  
**GOREL**

Vous aurez un taxi  
Tél. 45-45 et 64-14



Pour avoir une belle récolte,  
une belle coupe d'arbres fruitiers  
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

## Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22  
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons  
cuits pour Paris et Banlieue

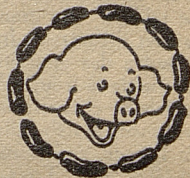
Prix intéressants

Pour tous renseignements,  
s'adresser à

## M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)



## JOSÉ

95, rue St-Dominique  
PARIS-7<sup>e</sup>

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction

à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade  
du IC qui ne soupçonne pas l'existence  
de notre Amicale, donnez-lui notre  
adresse ou faites-nous connaître la sienne  
nous lui enverrons un spécimen de notre  
journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez  
le chercher un jour à notre perma-  
nence du mardi.

Prix imposé :

A l'Amicale . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.